

PORTRAIT DE FRANCIS SANCHER ; PORTRAIT DE RIVIERE AU SEL : APPORT DES VOIX ET DES TEMOIGNAGES POLYVALENTS

Baba Abraham Jatoe-Kaleo

University of Ghana, Legon

Abstract

In *Crossing the Mangrove* Maryse Condé uses two narrative voices distributed among several narrative perspectives: the impersonal, historic and “objective” voice mediated by the third-person narrative voice and mainly monopolized by male narrators; and the subjective first person-narrative voice left to female narrators and marginalised male voices such as Xantippe and Moses. The narrative of the latter group is endowed with some credibility. This way Condé succeeds in decentring and de-hierarchising the use of the third person narrative voice as the most preferred instance for transmitting reliable information. The third-person narrative voice is thus brought to the level of the first-person narrative: the accounts of all the characters therefore combine to make the story of Sancher inscrutable, impartial and exact. The narrative in *Crossing* in this way consigns to futility the quest for any pure linearity of ascendance; of any identity based on the idea of pure stock. This kind of quest leads to death. The association of the citizens of River of salt to Sancher at his death makes of him a figurative representation of this society, and by extension of the whole world.

Keywords : Multiple/conflictual voices, identity, creolization, fertilizing hybridization, pure stock/lineage.

Extrait

Dans *Traversée de la Mangrove* Maryse Condé se sert de deux voix narratives partagées entre plusieurs perspectives narratives : la voix impersonnelle, historique et « objective » relatée à la troisième personne et encadrée uniquement des hommes ; et la voix subjective à la première personne monopolisée par les femmes et certains hommes en marge de la société

tels que Xantippe et Moïse dont les narrations sont dotées de crédibilité. Ce faisant, Condé parvient à décentrer et à déhiérarchiser l'emploi de la troisième personne comme voix narrative à préférence pour transmettre des informations fiables et crédibles. Elle rapporte ainsi la narration à la troisième personne au même niveau que celle à la première personne : les récits des tous les personnages alors contribuent à rendre l'histoire de Sancher inscrutable, intègre et juste. Le récit dans *Traversée* alors consacre l'inutilité de la recherche de toute filiation pure ; toute identité basée sur une ascendance pure. Cette recherche est susceptible d'entraîner la mort de celui qui s'y adonne. L'identification des citoyens de Rivière au sel a Sancher au moment de sa mort fait de ce dernier un symbole figuratif de cette société, et en occurrence du monde entier.

Mots Cles : Témoignages polyvalents/conflictuels, identité, la créolité, le métissage fécondant, une racine pure.

« Noire de peau, blanche de culture, caraïbe de destin, métisse de progéniture, Luisa de Navrété fut à la fin du XVII^e siècle une silhouette impossible de créolisation » (*Lettres Créoles*, p. 22)

« ...la maitresse leur avait fait acheter *Gouverneurs de la rosée* et lui, qui n'aimait pas lire, s'était trouvé transporté, se demandant si cette histoire n'avait pas été écrite expressément pour lui » (*Traversée de la mangrove*, p. 174).

Introduction : Être intègre : être vivant

L'histoire de Francis Sancher est l'histoire du peuple de Rivière au Sel qui cherche à établir son identité. Les citations en « épitaphe » ci-dessous cherchent à faire voir ce fait. En plusieurs manières, Francis curieusement, étranger qu'il est, est assimilé à plusieurs, sinon toutes les personnages de l'œuvre. Son parcours paraît être celui de chacun d'entre eux. Ils sont incapables de dire leur vraie histoire puisqu'ils renient tous la vérité criarde de leur origine. Exploit accompli par Claude dans *La vie Scélérate* selon Anthéa Morrison (1995 ; 616-625) qui, en assumant son identité, découvre sa voix pour dire l'histoire de son peuple. Il

paraît donc que la compétence linguistique chez les personnages de Condé est liée à leur reconnaissance sans honte de leur identité actuelle, vue et vécue; au refus de chercher de se définir par quelque lien généalogique et exotique que ce soit : peu importe que c'est africain, européen, indien, japonais ou américain. Faute de quoi ils se transforment en « zombies » comme c'est le cas avec Sancher et Xantippe. Malheureusement, les personnages de *Traversée de la Mangrove* ne veulent entendre « que les histoires rondes et juteuses [...] [ils veulent] du sucre pour sucrer [leurs] rêves [ils ne font qu' « attendre le bonheur »] » (182).

Le constat par Loulou Lameaulnes qu'il appartient au même camp que Francis Sancher tranche sur ce point d'une manière efficace. Les pérégrinations de Sancher sont donc symboliques de celle de tout un chacun, soit sur le plan métaphorique, soit sur le plan matériel, voir pratique. Ils pérégrinent dans leurs paroles et parfois dans leurs pensées (comme Loulou a la veille) veules et faux aussi bien que dans les voyages infructueuses que certains d'entre eux font à la recherche de leurs origines. Tout comme Sancher qui, après des années passées à l'étranger pour découvrir ses origines, revient au Rivière au Sel chercher « ses traces » (61). Les récits individuels de chacun de ces personnages dans le roman est authentique et véridique, par rapport à Sancher, dans une certaine mesure comme le fait constater d'ailleurs Francis à Loulou :

Tu as tort. Nous ne sommes pas du même camp et je vais te dire que je n'appartiens plus à aucun camp. Mais d'une certaine manière tu n'as pas tort. Au début, c'est vrai, nous étions du même camp. C'est pour cela que je suis parti de l'autre côté du monde. Je ne peux pas te dire que ce voyage-là s'est bien terminé... (Nous soulignons part, Traversée de la mangrove, 127)

Sancher est comme tout autre homme au Rivière au Sel. Il ne « [saurait] parler que d'hommes et de femmes mis en terre avec la même envie de vivre ininterrompue. Net.» Car il n'est pas ce qu'on pense qu'il est. Il n'est que « zombie » qui essaie de « fixer la vie » qu'il va perdre « avec des mots.» (*Traversée*, 221) C'est intéressant que Sancher ici meure pour vouloir parler, dire une histoire fautive, alors que Claude dans *La vie Scélérate* retrouve la plénitude de sa vie dans un flot intarissable de mots. La différence entre les deux individus c'est que Claude ne cherche pas à cacher sa vraie identité dans des mots creux. Comme ses collègues dans *Traversée*, Sancher péroré sur des faussetés qui l'emmènent à son décès. Il meurt à l'instar du conteur traditionnel créole dont parle Chamoiseau dans son deuxième roman *Salibo Magnifique* (1997, 128) de strangulation de mots. Ce conteur est évoqué par Cyrill, le conteur préféré de Rivière au Sel, pourtant bouffon, qui finit par « déparler », dire des bêtises (158).

Se Cacher de la vérité de sa vie c'est mourir en sursis

Pour Sancher « le contraire de vivre » c'est « écrire » (221). Ceux qui veulent tout décrire, dire, comprendre et écrire : ceux qui se servent des mots comme Francis « qui vivait dans le bruit de la parole (233) » et « les quelques écrivains guadeloupéens », comme Lucien Evariste (qui s'était mis en demeure pour écrire un roman (217) et Emile Etienne, l'historien dont « des mots voltigèrent dans sa tête » (239)], qui passent leurs temps à pérorer sur la culture antillaise», risquent alors de perdre la vie à leurs tour.

Toute tentative de nier le métissage fécondant que représente la créolité comme elle est conçue par Patrick Chamoiseau, Jean Bernabè et Raphael Confiant, une identité conçue non en termes des « souches pures » mais plutôt en termes de « rhizomes », symbolisée par la mangrove multiforme et polymorphe; cette image omniprésente du terrain Antillais, constituerait un mirage, une absence, voire la mort (*Transition*, 74,1997). Les voyages à l'étranger, soit en Afrique, aux Amériques, à Cuba ou ailleurs, qu'effectuent les personnages dans *Traversée*, fait pressentir la recherche de l'héritage du peuple de Rivière au Sel auprès des européens, ou des africains ; une recherche qui leur prive la joie de vie, et la vie elle-même. Tout comme Chamoiseau l'a dit, "But to really live, you must remain yourself. An actor doesn't really live: though he brings a multitude of characters to life—he plays roles—he does not bring himself to life" (*Transitions* 74, 134).

Aussi longtemps que les citoyens de Rivière au Sel se cachent de la vérité de leurs vies, ils ne font qu'attendre la mort, tout comme Francis Sancher qui attendait la sienne (87, 88, 109, 157). Cyrill, le conteur dit que tous, sans exception, attendaient la mort, parce qu'elle était belle, tout comme « les histoires rondes et juteuses » (182) auxquelles se cramponnent les habitants du pays, en tant que « soiffards » (p. 181) soûlés à la fois par le rhum et les paroles, mais toujours prêts à en consommer d'avantage à leur perte. « Zephyr, un maître conteur, qui...tétait trop à la bouteille...est tombé dans son champ. Mort » (156) peut-être, du poison des paroles qu'il pérore et dont il s'abreuve sans doute. Le texte ci-dessous fait un résumé du caractère de souldards de parole et de l'alcool que sont ces gens :

-Cuba ?

A ce mot, les plus indifférents, *les plus engourdis par minuit et par le rhum*, les jeunes qui cherchaient un objet à admirer, un espoir pour accrocher leurs impatiences se massaient au bout du comptoir, brigué par des *générations de soiffards, pour boire les paroles de Francis Sancher*. (Nous soulignons, 181).

Sancher, métaphore des citoyens de Rivière au sel

D'un coup, Condé parvient à associer l'alcool à la parole. Tous les deux sources de mort prématurée. Sancher lui-même est maintes fois associé à la boisson. Il ne semble faire que parler et boire. Lorsque Loulou est allé le chercher pour lui faire voir raison de bien traiter Mira, Sancher couvait « un reste d'alcool sur la galerie » (127). Encore, « cet homme bavard » (157) qui « avait choisi de s'enfermer dans *la calebasse* de cette petite île » distillait des vérités que Moïse avait cru deviner « au travers *du flot de paroles à demi incompréhensibles* qu'il [Sancher] débitait les soirs où », il avait « bu jusqu'à plus soif » (29). En fait, Sancher « vivait dans le bruit de la parole » (233) et dans les effluves de l'alcool. Et il en était mort hypothétiquement. Et puisque Sancher était en train d'écrire sur Rivière au Sel, tout comme Emile Etienne, et que son roman s'inutile *Traversée de la Mangrove*, une tâche inutile puis qu'impossible, le témoignage du peuple comme quoi il ne faisait rien se révèle juste. Lui-même s'accorde que son projet est inachevable, inutile et rien du tout :

...Tu vois, j'écris...un livre et non pas une dissertation de raseur,... j'en ai trouvé le titre : « Traversée de la Mangrove »... Il écrivait sur la terrasse des pages et des pages. Quand il était las de les déchirer, il s'en allait dans les bois, ... Il ne me parlait plus, il ne me prêtait aucune attention (192-193).

Aussi longtemps que Sancher se bornera à écrire une histoire qui a pour but de démêler les mailles trop fines et complexes de son ascendance, il ne ferait que gaspiller son temps, tout comme les habitants de Rivière au Sel d'ailleurs. De ce fait, Sancher sert de métaphore pour les habitants de Rivière au Sel, qui s'occupent de médisances et de l'alcool, toutes les deux sources de griserie. Sancher s'est leurré en s'en allant rechercher partout dans le monde sa généalogie. N'en trouvant pas d'indice aucune où qu'il aille, il se rend à Rivière au Sel, retrouvant bercail, déçu et y attend sa mort comme on attend *Heremakhonon*, le bonheur, titre du premier roman de Condé.

Fulton, Dawn, (2008) dans le chapitre 3 de son œuvre critique sur Maryse Condé intitulée (*Imperfect Geneologies: Traversée de la Mangrove and La Migration des Cœurs*) constate que:

The search for origins in the postcolonial text suggests allegorical imports as a collective balm for the rupture wrought by colonialism.

Condé frames this quest as an epistemological project to gain knowledge or fill in gaps as well as to realize interpretative consensus...To Condé, genealogical transparency is a narcissistic absurd project that reveals the temporal and perceptual distortions that emerge from the collective search for origins.

Pour Condé donc, à en croire Fulton, la recherche des origines n'est qu'une entreprise vaine et parsemée de toutes sortes de déceptions. Les témoignages disparates et polyvalents des personnages dans le roman démontrent comme c'est difficile de délier toutes les mailles des racines de la mangrove pour en arriver à isoler une racine pure, authentique, transparente, n'appartenant qu'à un seul arbre. Cette quête veule et éreintante ne vaut point la peine comme l'entreprise éventuelle, imaginée par sa mère, Mira, de Quentin l'atteste. Le fils, dans ce roman structurellement circulaire reprend la recherche là où son père l'avait commencée. La fin malheureuse de ce père présage déjà la faillite qui attend les efforts frénétiques du fils :

Quentin...partira comme Ti-Jean et parcourra le monde à cheval, piétinant le sol des sabots de sa haine, s'arrêtant dans chaque case, dans chaque mesure, dans chaque habitation pour demander :

- Ou te konnet papa mwen ? (Tu connaissais mon papa ?)

Il entendra, recevra toutes qualités de réponses. Les uns lui diront :

- Aie, c'était un vagabond qui est venu enterrer sa pourriture chez nous !, On ne sait même pas si c'était un Blanc, un Nègre, un Zindien. Il avait tous les sangs dans son corps !

D'autres :

- C'était un fou qui déparlait, déparlait !

D'autres encore :

- C'était un maléficier qui a kimbwaze deux de nos plus belles jeunesses ! Un rien-du-tout, je te dis !

Alors moi je dois savoir la vérité.

Cette dernière phrase de Mira, la mère de Quentin fait émerger la faillite éventuelle de Quentin dans la recherche de sa généalogie. Commentant sur ce passage, Fulton attire notre attention sur le fait que la question de Quentin n'était pas formulée ainsi : « Who was my father ? » mais « Did you know my father ? ». Les deux phrases, à son avis, ne sont pas sémantiquement équivalentes. Il suggère que Quentin indiquait par cette question que ce n'était du tout acquis que de déterrer la lignée à soi. On peut beaucoup connaître sur les ancêtres, mais les bases de ces connaissances sont mises en question par d'autres théories

épistémologiques ; ce qui fait en sorte qu'on ne peut pas connaître une personne comme le voulait les habitants de Rivière au Sel, par rapport à son ascendance. On ne peut qu'avoir un savoir limité de l'individu ou de la culture. Si les choses sont ainsi faites, ce serait alors pure perte de temps et d'énergie que de vouloir connaître l'origine de qui que ce soit.

La vanité d'une recherche de tout droit de propriété à l'île basé sur la filiation pure

Les témoignages que les habitants de Rivière au Sel portent donc sur Sancher ne constituent non seulement des vérités incomplètes, mais il en dit beaucoup sur leurs propres origines douteuses. La malle pleine de

vieux papiers , lettres, titres de propriété datant de 1790 d'une Habitation-sucrerie de cinq cents hectares sise à Saint-Calvaire...délivré à *un certain* François-Régis des Sallins ainsi qu'une mince brochure sans nom d'auteur, édité par John Russel Smith à Londres en 1862 et intitulé *Wonders of the Invisible World* (236)

supposant établir son titre de propriété à l'île ne sont que des documents inutiles. A son arrivée sur l'île il n'a accès à quelque partie de l'île que celle qu'il a achetée à un certain Alexis (33) qui l'avait reçu en héritage de ses parents défunts (31). L'inutilité de ces documents se fait voir quand il a dû racheter la Pépinière à Alexis, fils des instituteurs, afin de pouvoir posséder ce qui lui devait appartenir sans échange d'argent. Le roman qu'il se proposait d'écrire se voit, ainsi, déjà voué à la désuétude. Tout effort déployé pour établir l'ascendance par qui que ce soit, ce que presque tous les personnages du roman tentent faire, constituerait une dérive en discours digne d'être qualifié provenant d'un être « à la tête fêlée » (222). Les habitants de Rivière au Sel sont de ce fait tous fous.

C'est très important de se rendre compte que presque chaque personnage dans le roman réclamait une partie ou la totalité de l'île comme héritage patriarcal. Même Xantippe, tenu à l'écart par tout le monde réclamait tout le pays comme le sien, l'ayant nommé avec tout ce qu'il contient (240-241). Mira, traitée en esclave par Sancher après qu'il l'avait mise enceinte, et qui était maltraitée par sa famille parce qu'elle était née d'une régresse, réclamait, elle aussi, les Ravines comme son royaume (50, 57). L'île donc appartenait à tout le monde : zindiens/zindiennes, chabins/chabines, les po chappe, les mulâtres, ... au même titre. Après tout, ils sont tous des étrangers sur l'île. Il fallait qu'ils s'acceptent les uns les autres dans l'esprit de la dynamique de la poétique de relation prônée par Edouard Glissant (1990, 183). Il fallait qu'ils acceptent la particularité de toute composante de la société : indienne, noire, européenne, japonais « ...qui s'anime de la connaissance de sa particularité » tout en s'ouvrant sur d'autres sociétés de particularités analogues.

Ce serait cette vérité que Sancher serait revenus leur apprendre, lui qui ne veut plus appartenir à aucune race unique, à aucune ethnie isolée, (et qui veut en finir avec de tel esprit secteur en engrossant plusieurs femmes d'ascendances multiraciales), et faute de quoi il s'achèverait. Sa mort les ramènent à se poser la question sur leurs identités. Après son enterrement, les habitants de Rivière au Sel qui ne voulait rien avoir avec Sancher l'acceptent comme étant de leurs. Ils le plaignent, regrettant le fait d'avoir à le « laisser coucher la, dans sa prison de bois » (250). Ils l'estime à ce moment « un envoyé, le messager de quelque force surnaturelle... » (251). Même l'intrigue secondaire en maintes manières fait comprendre ce fait. La structure du texte aussi souligne la nécessité d'accepter cet étranger comme une partie intégrale de cette société. A sa mort, la nuit, comme éhontée, « c'était amenée en catimini » (17). Toute la section couvrant la veille s'inutile « la nuit » (29-239). Et dans l'épilogue à ce roman, « Le devant-jour », on constate que Mlle Léocadie Timothée, l'une des partisanes le plus implacables de l'esprit secteur, se fait porte-parole des habitants au moment où ils font volte-face, et interprète la nature dont la pluie est tombée d'une manière favorable à la mémoire de Sancher : « Pauvre diable ! Si la pluie est tombée comme ça, c'est qu'il la regrette, la vie, toute amère qu'elle est et sans jamais rien pour la sucrer » (250).

Voix polyvalents, témoignages composites, humaniste et peu certain

Le portrait donc que peint les gens de Rivière au Sel de Sancher est vrai dans la mesure où on ne peut jamais dans cette société, et pourquoi pas, dans n'importe quelle autre société déterminer avec certitude l'ascendance d'un individu ou d'un groupe ethnique. Et sur ce point Sancher sert de métaphore pour tous les gens de Rivière au Sel qui ne peuvent pas affirmer l'intégrité inviolable de leurs groupes ethniques différentes. Mais l'opinion négative qu'ils ont de Sancher et par les témoignages conflictuels qu'ils portent de lui, et par l'intrigue secondaire de l'œuvre n'est pas juste. Alors qu'on ne pourrait pas dire qu'il est d'un caractère sans faille, « bon comme le bon pain » selon Ma Sonson, on ne pourrait non plus dire qu'il est un « diable » comme le veulent faire croire les autres.

L'emploi de différentes perspectives dans la narration, voir la première et la troisième personne, sert à renforcer le caractère mystérieux de Sancher. L'emploi d'une narration à la troisième personne associée aux personnages masculins, (qui ne sont pas dans ce roman des témoins fiables), constitue une stratégie dont se sert Condé pour renverser et la voix dominante des personnages masculins (à qui est traditionnellement réservé le dernier mot sur toute chose) et l'objectivité traditionnellement associée à la narration à la troisième personne. Condé a ainsi réussi un coup de maître. La narration à la première personne qu'elle rattache

aux personnages féminins, et aux personnages masculins disgraciés et marginalisés de Rivière au Sel, est rendue plus authentique que celle à la troisième personne. Ainsi Condé arrive à rendre le récit intime, personnel et émotionnel, parfois considéré peu fiable, plus crédible que celle rendue à la troisième personne.

Les hommes ne font que dépendre des récits dont ils ignorent l'origine: tout comme ils ignorent l'origine de Sancher. Tout ce qu'ils disent ne sont que ce que « les gens prétendent » être vrai. (34). La narration à la troisième personne, et donc de personnages masculins dans le roman ne sert qu'une courroie à travers laquelle des médisances et des histoires sans fondement sont vulgarisées. Comme le dit le narrateur « Les gens racontent n'importe quoi » (34). On retrouve dans tous les récits des hommes, transcrits à la troisième personne, des faits contestables. Par exemple, les rumeurs à travers la ville que Sancher et Moïse « étaient de makoumé » (Homosexuels) se sont révélées fausses lorsque « la nouvelle de l'affaire avec Mira » éclata. L'emploi du conditionnel passé lorsqu'ils essaient de parler de la source de la richesse de Francis comme dans d'autres cas d'ailleurs, révèle l'incertitude dans ce qu'ils racontent. Selon eux « Francis Sancher *aurait tué* un homme dans son pays et *aurait empoché* son magot » (Nous soulignons, 38). Moïse qui avait par curiosité trouvé l'argent de Sancher dans une malle, et qui a eu maille à partir avec lui par la suite, s'en est allé raconter des mensonges à son sujet. Selon Sylvestre Moïse lui avait dit que Sancher cachait « de l'argent volé dans une malle » (129). Mais la vérité c'était que Moïse s'est querellé avec Sancher lorsque ce dernier l'avait surpris avec des liasses de son argent à la main. Dégouté par la manière dont Sancher l'avait traité, Moïse avait rejoint les camps des ennemis de Sancher. Expliquant les circonstances de la brouille entre les deux, le narrateur omniscient a dit:

Les gens prétendent que c'est Mira, Mira Lameaulnes...qui apporta la fâcherie entre Francis Sancher et Moïse...Toutefois, je le répète, les gens disent n'importe quoi. La brouille entre Francis Sancher et Moïse eut une tout autre cause... (44).

A travers ce stratagème de contredire tout ce que les hommes racontent, en les rattachant à des ouï-dire, le narrateur mine la valeur de leurs récits rendus à la troisième personne. Ainsi les choses qu'ils disent à propos de Sancher sont vues sous une perspective hypothétique. Cependant, ils disent de fois des choses véridiques sur Sancher. En surcroît, leurs compétitions et leurs rivalités pour sacrer ce qu'ils disent individuellement comme étant la seule vérité, leurs contestations de ce que disent les autres, aident à miner la crédibilité de

ce qu'ils disent. L'emploi de la perspective de la troisième personne aide à mettre en doute les faits que « pérorent » les hommes de Rivière au Sel.

De la même façon, malgré le fait que les femmes et ceux parmi les hommes qui sont marginalisés racontent les faits à la perspective de la première personne, et semblent dans ce texte détenir des informations dignes de foi, leurs récits sont également minés par la minceur de connaissance qu'ils détiennent de Sancher. Mira avoue ne connaître presque rien de Sancher. Ce manque d'information sur Sancher se fait voir lorsque Mira s'enquêtait auprès de Moïse, le facteur, sur lui (Sancher). Examinons ce passage révélateur :

Si quelqu'un m'a suivi, épiée de ses yeux mal fendus, c'est bien Maringoin.
Un jour, je me promenais sur le plateau de Dillon, ...je l'ai rencontré, pareil à une âme en peine. Il m'a souri :

- Bonsoir la belle ! Est-ce que je peux te donner un bout de chemin ? ...
- Emmène-moi à la boutique, je vais voir si je trouve du papier à lettres.

Je ne savais trop comment parler de but en blanc de Francis Sancher quand, dans le panier où il range son courrier par paquets noués d'élastiques de couleurs différentes, j'ai remarqué une lettre avec un nom rare... « Francisco Alvarez Sancher ».

J'ai compris tout de suite, mais j'ai joué l'étonnée !

- Il est de Rivière au Sel, celui-là ? ...
- Que sais-tu de lui ?

Il a essayé de rire, mais ses yeux luisaient comme ceux des bêtes :

- Qu'est-ce que tu me donnes si je te dis ce que je sais ? Un baiser ?

Je n'ai même pas répondu. Il a bégayé :

- Sa famille vient d'ici et il cherche ses traces. C'étaient des békés qui ont fui après l'abolition.
- C'est tout ?

Je l'ai toisé :

- Laisse-moi te dire. Si tu veux ton baiser, tu as intérêt à découvrir d'autres choses.

Il s'avère de ce passage que ni Moïse, ni Mira, qui sont tous d'ailleurs des narrateurs a la première personne ne connaît presque rien de Sancher. Et même, ce qu'ils connaissent de lui risque d'être présenté sous un faux jour étant donné les rapports difficiles qui se sont créés entre eux suites à ce que Sancher les aurait faits du mal. Nous avons remarqué tout à l'heure que Moïse avait transmis des informations fausses au sujet de Sancher à Sylvestre. Mira, qui avait habité avec lui, tout comme Moïse, avoue dans son deuxième témoignage, ne rien connaître de Sancher :

Même si je me résigne à ne pas savoir qui il était, Quentin, lui, mon fils, n'en fera pas de même. [...]

- Si je te racontais la vérité, tu t'enfuirais en quatrième vitesse.
- Dis-le-moi, la vérité !

Mais il ne prononçait plus mot. Et, au jour d'aujourd'hui, je ne sais rien. Alors, moi, je dois découvrir la vérité. Désormais ma vie ne sera qu'une quête. Je retracerai les chemins du monde. (230-231).

Aigrie par les traitements que Sancher lui a fait subir, dans son deuxième témoignage Mira a donné une image peu flatteuse de Sancher par contre à celle qu'elle lui avait fait avant que leurs relations ne se gâtent. Contrairement au portrait de sauveur qu'elle faisait à leur premier contact : « Soudain, ...je me trouvais devant un inconnu, solide comme un pie-bwa et qui me délivrait » (54). Dans ce dernier témoignage de Mira, Sancher est présenté comme un individu égoïste, insensible et moqueur (230-231).

Conclusion

L'emploi donc des deux perspectives narratives : première et troisième personne concurrent à faire du personnage de Sancher un mystère qu'on doit toujours continuer à chercher à comprendre en se repliant sur soi-même. Sancher est le portrait de tout être humain : incompréhensible, fermé, hermétique et inscrutable. L'histoire de Francis Sancher se résume donc en l'histoire de Rivière au Sel, qui lui est le microcosme du monde entier. Sancher est comme l'homme intègre, tel que créé par Dieu : lui seul se connaît.

« Quel être humain peut savoir ce qui se passe dans un autre homme? Seul l'esprit de cet homme en lui le sait? De même, nul ne peut connaître ce qui est en Dieu si ce n'est l'Esprit de Dieu » (1 Corinthien 2 :11 La Bible du Semeur (BDS)).

References:

Chamoiseau, P. et Confiant, R. Lettres Créoles, Folio Essais, 1975. Print.

Chamoiseau, P., Confiant, R., Bernabé J., « Créolité Bite » in *Transition*,
No. 74. (interview) Lucien Taylor. (1997) : 124-161.

Condé, Maryse. Traversée de la mangrove, Mercure de France, 1989. Print.

Glissant, Edouard. Poétique de la Relation : Poétique III, Gallimard, 1990. Print.

Morrison, A. « EMANCIPATING THE VOICE Maryse Condé's *La vie scélérate* »
Callaloo 18.3 (1995) : 616-625